

Un été au jardin du Sleep-In

« Ils ont des yeux. » C'est Wilson qui le dit, un homme grand et large, mais souvent invisible. Presque un habitant des villes suisses, que les autres habitants ne connaissent pourtant pas. L'auteur de ces lignes, qui a des yeux, et donc des doutes, est allé à la rencontre des quatre-vingts sans-abri qui, comme Wilson, ont campé jusqu'à fin août 2015 devant un foyer d'urgence lausannois. Des « cas Dublin », voire des « cas Schengen », en tout cas des exilés qui, par leur présence, leur précarité et leur marginalité, ouvrent une brèche au cœur de la Suisse.

MATTHIEU RUF

Premier jour. Lundi 13 juillet, 11 heures du matin.

J'avance dans la chaleur, tongs aux pieds. J'ai dans ma sacoche un bloc-notes vierge, dans mes bras deux grosses briques de jus de fruits et de thé froid. Je marche à la suite de Mathias, un autre enseignant bénévole, sur le chemin de l'Usine-à-gaz, dans le quartier de Malley, à la frontière ouest de Lausanne. Nous longeons une barrière derrière laquelle, par-delà les feuillages, des silhouettes et des voix émergent. Je n'ose pas encore vraiment regarder. Nos semelles crissent dans le gravier de la cour d'entrée d'une belle maison aux murs jaune pâle, mais ce n'est pas elle que je vois : je vois des conteneurs, le long du mur parallèle à la route et, juste à côté, quelques marches, un porche et une porte fermée, sur laquelle est placardée une feuille qui dit, en anglais et en français : « Ne dormez pas devant les portes s.v.p. ». Devant la porte, sur des cartons dépliés, un homme est étendu dans un sac de couchage kaki.

Nous entrons dans le jardin. Il est grand, ponctué de deux petits arbres aux feuillages inégaux, parsemé d'objets en tous genres, de quelques détritiques. Des hommes dorment sous deux avant-toits accolés au mur et une dizaine d'entre eux forment un vague demi-cercle dans le coin, au fond, contre la grille qui longe le trottoir. Certains sont debout, d'autres assis sur des chaises ou sur des canapés défoncés, à l'ombre d'un grand pin planté sur la propriété voisine, l'ancienne coopérative d'achat des maîtres bouchers. Ils nous attendent. Sous leurs yeux, je dépose mes briques de jus et de thé sur une table de pique-nique. Le « cours de français » peut commencer.

Deuxième jour. Vendredi 17 juillet.

Avenue du Chablais. Sa Coop, où les gens du jardin, devenus pour nous les « Dujardin », viennent acheter des bières ; son trafic ; sa Brasserie des Abattoirs ; ses machines de démolition, qui ont commencé la « revalorisation » postindustrielle du quartier. C'est un couloir urbain qui mène vers le centre commercial Malley Lumières et la nouvelle gare de Prilly-Malley. C'est de là que part le chemin de l'Usine-à-gaz, au long duquel le bruit s'atténue, la verdure revient. En marchant sous le soleil qui tape, mes deux paquets de gaufres dans les bras, je pense à toutes les fois où j'ai emprunté cette rue qui s'incurve vers la droite, derrière le chantier des anciens abattoirs, sans savoir qu'elle menait au Sleep-In.

Je flippais à l'idée de me retrouver seul, mais Muriel, une autre bénévole, attend sur un banc au fond du jardin. L'apprentissage de la langue de Voltaire ne passionne pas les foules, aujourd'hui. Muriel fume et parle à un long type à barbe, bien calé dans le grand sofa, à l'ombre. On cause un peu, on ouvre la brique de jus, on les regarde, on leur sourit, on attend. Finalement, ils arrivent. On déplace un vieux canapé, dont l'un des coussins n'arrête pas de glisser à terre. On essaie

des dialogues, le vocabulaire de la météo. Les mecs portent les cheveux longs ou rasés, des barbes ou le menton nu, des casquettes ou non, des colliers ou rien. Très attentifs, stylo en main. De l'autre côté de la clôture, les camions à ordures défilent en trombe pour rejoindre, au bout du chemin, la plus grande déchetterie de l'agglomération.

*

Le Sleep-In, dans l'Ouest lausannois, est un lieu d'accueil pour les gens qui n'ont nulle part où dormir. Contre cinq francs, ils y ont droit à un lit, un petit-déjeuner, une douche. Depuis des années, ses 24 places officielles sont occupées et ses veilleurs refusent une dizaine de personnes presque toutes les nuits. Ailleurs dans la ville, le foyer La Marmotte (31 lits) et l'abri PC (65 lits d'octobre à avril) vivent des situations similaires. Face à cette saturation, des gens se sont mis à occuper le jardin de la maison du Sleep-In, n'ayant pas d'autre endroit où dormir. En 2015, ils ont été 70, 80, voire 100 personnes, presque tous

des hommes originaires de différents pays d'Afrique, à y camper chaque nuit. Les veilleurs, lassés de jouer aux videurs, ont décidé de tolérer cette situation et de la faire connaître. En été, un collectif s'est créé pour apporter à ces hommes du soutien, des fruits, des avant-toits en tôle, des cours de français ; les médias ont braqué leurs projecteurs sur cette situation ; les autorités des villes de Lausanne et Renens les ont sommés de s'en aller, puis les ont rencontrés, puis à nouveau sommés de s'en aller. Le 30 août, en très grande partie, le jardin s'est vidé.

En 2013, j'ai parcouru l'Amérique du Sud pour réaliser différents reportages : dans une mine d'or péruvienne, dans un village de l'Amazonie équatorienne, dans la maison isolée d'une indigène chilienne. J'en suis revenu avec un malaise, celui du voleur de vie, qui recueille une histoire et s'enfuit. Tout écrivain est une sorte de vampire, mais face à des gens qui m'accueillaient avec largesse dans des conditions souvent précaires, il y avait quelque chose d'indécent à prendre sans rien donner en retour qu'une écoute non sollicitée.

Au jardin, j'ai voulu écrire, mais pas comme ça. Avant d'y avoir mis les pieds, je me suis porté volontaire pour participer aux ateliers de français que l'association Franc Parler, dont je suis l'un des nombreux bénévoles, a décidé de mettre en place deux fois par semaine sur la pelouse. J'ai voulu ainsi me placer dans la position inconfortable de l'observateur impliqué ; aller vers ces sans-abri encore mystérieux en leur proposant une aide, aussi dérisoire fût-elle. J'ai voulu, aussi, me libérer des formats journalistiques et de l'obligation de livrer des résultats. Rester, revenir, prendre le risque de voir émerger des contradictions dans les récits, les situations, les comportements ; prendre le risque de former des liens.

Cette démarche a atteint son but paradoxal, dans le sens que rien n'a fonctionné comme je l'imaginai. J'ai le sentiment, d'abord, de n'être pas parvenu à pousser le reportage assez loin dans l'immersion. Je n'ai pas réussi, ensuite, à répondre aux questions au cœur de mon enquête : comment est-ce possible que ces quatre-vingts hommes dorment



John

Mercredi 5 août au matin, je pose une question à un petit groupe assis à l'ombre dans le coin «salle de classe» du jardin. Ils me disent: «Regarde avec le chef, Epa, celui qui a le t-shirt mauve, là-bas».

Je suis troublé par le nom qu'ils m'indiquent. L'homme au t-shirt mauve et au bouc bien taillé, je l'ai vu prendre la parole à de nombreuses reprises, lors des réunions hebdomadaires entre les sympathisants du collectif et les occupants du jardin. Pas très grand, il peut se tenir debout sous l'avant-toit, la casquette frôlant la tôle. Je m'approche, m'accroupis et lui demande une nouvelle fois comment il s'appelle. Il me donne un large sourire. «You can call me John.» Ah, c'est bien ce qui me semblait. Mais les gars, là-bas, t'ont appelé Epa. Et il me montre celui qui m'a dit s'appeler King, assis sur un vieux matelas juste à côté.

John, c'est une énigme, et une très bonne leçon. J'ai compris que les noms, dans ce jardin, n'ont pas autant de valeur que dehors. J'ai compris qu'à chaque fois que l'un d'entre eux me raconte, avec plus ou moins de détails (plutôt moins que plus, d'ailleurs) d'où il vient, depuis combien de temps il est en Suisse, l'âge qu'il a, etc., tout n'est pas toujours à

prendre au pied de la lettre. Parfois, on sent un flottement, comme un grésillement, lorsqu'on leur pose une question et qu'ils ne savent pas exactement quelle personne – au sens latin de «masque d'acteur», «rôle» – présenter, hésitant entre leurs différents intérêts et envies. Maintenir le récit construit de façon à augmenter leurs chances face aux autorités, ou risquer plus de franchise?

John me dira qu'en déposant sa demande d'asile en Suisse, qui a été rejetée, il a utilisé un autre nom. Sans doute n'est-il pas le seul. Or John et ses secrets m'aident à comprendre qu'il ne s'agit pas tant de mensonge que de survie. Leur nom est devenu aussi fragile, incertain, aléatoire que leur condition.

John a, semble-t-il, trouvé un lieu où loger, une chambre. Je l'ai revu le 15 septembre, dans la rue; on s'est fait un salut amical, mais très bref.

– Ça va, mieux qu'avant?

– Yes, mieux qu'avant. *Good to see you.*

C'est tout, et c'est un autre enseignement du jardin: si je n'ai cessé, surtout au début, de vouloir leur poser des questions, eux n'ont presque jamais tenté d'en savoir plus sur ma vie. John est reparti à sa vie suisse, et à son mystère.

dans ce jardin? Pourquoi ici, pourquoi maintenant? Enfin, mon intention première, mon désir d'écrire pour témoigner de leur existence, là, sous nos yeux, faire entendre leur voix, gardera un effet pour le moins incertain.

Pourtant, de cette incertitude est né le texte que vous avez commencé à lire. Un reportage, mais qui restitue sa fabrication, au gré des errances, des incompréhensions, des imprécisions, des malaises qui l'ont ponctué. En fin de compte, le seul texte honnête pos-

sible pour un auteur qui a tenté non de se faire le porte-parole, mais de se mettre dans les chaussettes d'un type de citoyen: le Suisse instruit, mais peu au fait des réalités matérielles de 95% des habitants de la planète; confronté dans sa ville ou dans son village aux vagues de migration contemporaines; empreint de valeurs difficiles à assumer dans un monde globalisé, si ce n'est sous la forme d'une mauvaise conscience. Entre les expériences du réel, entre l'exilé africain qui dort

dehors et l'Européen qui n'a jamais connu que le confort: vivre et dire la brèche, pour la rendre réelle, et commencer – peut-être – à la combler.

*

Sixième jour. Lundi 3 août, 10 heures du matin.

La salle de réunion, au premier étage, est pleine à craquer. Ils attendaient huit personnes, nous sommes plusieurs dizaines. Les autorités de Lausanne (qui mandate l'Association du *Sleep-In* pour gérer un lieu d'hébergement d'urgence) et de Renens (la maison jaune est installée sur son territoire) ont convoqué les veilleurs du *Sleep-In* pour les sommer de faire évacuer le «camping sauvage» du jardin. Leurs représentants veulent aussi en savoir plus sur le statut des occupants, et viennent de rappeler que l'aide d'urgence – un hébergement en foyer et de la nourriture – est aussi accessible aux personnes «en situation illégale» (art. 49 de la Loi vaudoise sur l'aide aux requérants d'asile et à certaines catégories d'étrangers).

Une jeune femme blonde, membre d'une association de défense des sans-papiers, prend la parole. «Dans les collectifs, nous redirigeons déjà les gens vers les autorités compétentes. Mais ceux qui sont dans cette salle ne sont pas des requérants et ils n'ont pas droit à l'aide d'urgence, car ils ont des permis européens.»

Tout est dit. Les 60 ou 70 hommes du jardin ne sont pas des vieillards poussés hors de leurs maisons par des bombardements, pas des familles syriennes qui fuient la guerre en bravant les barbelés de l'Europe de l'Est. Ce ne sont pas des Érythréens, qu'aucun État européen ne renvoie dans leur pays. Ils n'ont pour eux ni la force des images, ni la loi. Et le mot *débuté* n'a pas prise sur eux.

J'assiste, dans cet Ouest lausannois qui m'a vu grandir, à une énième lame de fond du tsunami financier de 2008. L'effondrement économique des pays du sud de l'Europe a touché les membres les plus fragiles de la société. Ces hommes, King, John, Wilson, Leo, ces Nigériens, Gambiens ou Sénégalais, sont en réalité des immigrés d'Espagne et d'Italie. Mais l'Espagne et l'Italie ne peuvent plus les nourrir, même à coups de petits jobs au noir. Et quand bien même ces pays le pourraient encore, peut-être ces exilés en ont-ils assez. Ils errent désormais à travers le continent, en quête d'une vie différente. En Suisse, ils peuvent légalement rester trois mois, mais n'ont pas droit à l'asile politique et n'ont à peu près aucune chance d'obtenir un permis de travail. Ils n'ont pas le bon âge, la bonne nationalité, la bonne attitude. Ce sont des gens qui ne devraient pas être là. Or ils sont là.

Lundi 3 août, en fin de journée.

Je suis revenu au jardin avec un gros paquet d'abricots, qui sont partis en une minute. J'ai choisi de m'installer sur une chaise côté route: d'ici, je vois, par terre, des schlappes et tongs orphelines, des cannettes de bière vides, beaucoup de mégots et de bouts de papier, des fourchettes en plastique. À ma gauche, la façade sud de la maison, le long de laquelle sont installés les deux avant-toits qui abritent la plupart des occupants nigériens, tandis que les Gambiens sont plutôt réunis au fond à gauche, entre la façade est et la clôture. À ma droite, le terrain est délimité par un grillage, puis par le mur ocre de l'ancienne coopérative des bouchers. Sur le rebord du toit de celle-ci sont entreposés des sacs poubelle noirs, remplis de vêtements et d'autres effets personnels. Devant le grillage qui sert de porte-habits, quelques-uns ont un débat en pidgin qui m'échappe, et, derrière eux, juste à côté d'une tente, un grand matelas double accueille une famille rom au grand complet. Un vélo d'appartement trône au milieu de la pelouse, près du deuxième arbre, au pied duquel le collectif de soutien a installé une arrivée d'eau. C'est entre le robinet et la paroi de tôle ocre, je l'ai remarqué les dernières fois, que les gens se brossent les dents et crachent. Le sol, brûlé par des semaines de chaleur et de sécheresse, absorbe tout. Mais s'il pleuvait? À ma gauche, de l'autre côté du portail, deux cabines de toilettes chimiques ont été installées. Il m'en parvient une discrète mais persistante odeur de pisse.

Lundi 3 août, minuit.

Les fenêtres de la maison, où les 24 lits ont trouvé preneur, s'éteignent progressivement. Dehors, dans la nuit poudrée d'une lueur de lampadaires, je distingue encore quelques écrans de portables allumés. Rien mangé depuis 14 h. Parlé à King, Leo, Manuel, Arinze, Prince, à la famille rom et à un SDF espagnol à l'accent vaudois, qui dort à l'intérieur.

En face de moi, sous le premier des deux petits arbres, quatre hommes ont installé leur couche, matelas usés ou cartons, en étoile autour du tronc. L'un d'entre eux semble, depuis un petit moment, pris d'un accès de colère, de désespoir ou d'empoisonnement à l'alcool, ou peut-être d'un mélange de tout cela. Il vocifère à la cantonade, assis dans son sac de couchage. Je le regarde, mon bloc-notes toujours sur la cuisse, mon téléphone qui me sert d'éclairage dans la main gauche, j'essaie d'imaginer ce qu'il dit. Mais si les mots restent obscurs, je perçois que le destinataire de ces cris n'est pas forcément de ce monde, que les reproches, l'injustice ressentie sont trop grands. Les autres tentent de le calmer, à coups de *brother*, de *chief*, lancés doucement depuis les couches voisines. Malgré la dérégulation de cet homme, malgré ces lits en morceaux, ces êtres qui dorment sur du carton sale, je puise dans l'instant une étrange sérénité. Parmi ces



Prince

Ce lundi 3 août, comme tous les jours, il porte une casquette de cuir noir, un pull noir à capuche, des chaussures et des pantalons noirs. Il a des regards coulés, attentifs. La longue séance avec les autorités municipales est terminée. Tous les autres sont partis, nous retournons à pied au *Sleep-In*.

Prince est né il y a une quarantaine d'années et il en a déjà passé une quinzaine hors du Nigeria. Pourquoi est-il parti, vers 2001, pour la Libye ? Parce qu'il était en danger, à cause de son militantisme pour l'indépendance du Biafra ? « Non, pas en danger dans le sens que je me serais fait tuer... ». Il est parti ; peut-être faut-il renoncer à comprendre *pourquoi*. En Libye, il était installateur électricien, un métier appris au Nigeria. Il ne songeait pas à s'en aller pour gagner l'Europe. Mais quand « le monde occidental » a envahi la Libye, en 2011, il a rejoint l'Italie.

Prince a vécu à Vérone, y a obtenu un permis, qu'il renouvelle périodiquement depuis. Il me montre son *permesso di soggiorno*, sa *tessera d'identità*, sa carte européenne d'assurance maladie, sa carte de contribuable. Il a travaillé un temps à Malte, puis a traversé toute l'Europe. France, Espagne, Hollande,

Danemark, Suède, Allemagne, énumèrent les doigts de ses mains, en gestes souples devant mes yeux. Son permis italien l'autorise à voyager durant trois mois dans l'espace Schengen, je vais bientôt comprendre que la plupart des occupants du jardin sont dans cette situation. Passé en Suisse à Saint-Gall, Prince s'est fait contrôler par des policiers. « Ils m'ont agrippé à la gorge – il mime plusieurs fois le geste – et ils m'ont pris 400 euros que j'avais sur moi. » Je n'arrive pas à y croire, mais je continue à l'écouter.

« Le monde occidental est venu faire la guerre, a pris nos richesses. Et maintenant que je viens chez eux, je suis traité comme ça. Je n'ai jamais dormi dehors, en Afrique, mais ici, en Suisse, le pays des droits humains, je dors dehors. Dans mon dialecte, on dit : vivre comme le poisson dans la mer. Nous sommes tous nés sur la même planète. Un poisson peut passer de la rivière à l'océan librement. Nous pas. »

Prince avance le long de ces rues de l'Ouest lausannois, son grand corps chaloupe, sa voix qu'il n'élève jamais sort de sa longue mâchoire que dessine une barbe taillée. Je ne sais pas si tout ce que je viens d'écrire est vraiment ce qu'il a voulu me dire, si je l'ai bien compris.

Je ne sais pas comment il survit financièrement, ici, même avec si peu de dépenses, en dehors des commissions qu'il me raconte prélever sur des envois d'argent au Nigeria qu'il effectue pour d'autres, via Western Union. Aux incompréhensions linguistiques, aux références implicites différentes s'ajoute la faillibilité de ma prise de notes en différé pour ce qui est des paroles prononcées, méthode que j'ai maintenue, à quelques exceptions près, durant mes six semaines au jardin. Un choix forcément critiquable, qui m'a pourtant paru être la condition d'une présence pleine et entière, attentive à l'autre. En revanche, je crois saisir ce qu'il me dit sur le trottoir, lorsque nous attendons que le feu passe au vert, puis lorsque nous traversons la rue sur le passage piéton : il souhaiterait gagner un peu d'argent, 5000, 6000 francs, puis retourner dans son pays – « *I go back to Africa* », répète-t-il plusieurs fois, avec un geste de ras-le-bol de la main –, retourner en Afrique et se battre pour son peuple opprimé, les Ibo du Biafra. « J'y pense tout le temps, *day and night* », il traverse le passage piéton, je suis en retard sur son pas décidé, il se répète, avec un calme effrayant. « *Day and night.* »

voix basses, ces bruissements de sacs de couchage qu'on déplie, je ne me sens ni en reportage, ni en mission solidaire, mais pris d'une sorte de bonheur de l'insignifiance, celle, sans doute, de n'importe quel humain assis dans la nuit.

Mardi 4 août, 5 heures du matin.

Je me suis endormi vers 1h30, malgré l'inconfort. Mais à 5h, il fait trop froid, j'abandonne. Personne ne remue. Je pisse dans un bas-côté de la route, sous la lune gibbeuse.

En partant, j'ai l'impression de les trahir un peu. Et eux, le froid, alors ?

Je me dis que j'étais mal préparé : un sac de couchage léger, pas de pantalon, pas de chaussettes dignes de ce nom, pas de matelas pour me protéger de l'humidité du sol – n'importe quel SDF met au moins des cartons sous lui. Mais je ne suis pas un SDF : juste un mec qui fait semblant de partager leur expérience.

*

À quelle vitesse la brèche se referme-t-elle ? Par ce reportage, je découvre une couche méconnue de ma propre ville : une population, des lieux, des habitudes, des odeurs, des regards qui me sont en général imperceptibles ou, pour être plus précis, sur lesquels je ne portais pas mon attention auparavant. Désormais, je remarque ces hommes en ville, j'en salue certains. Prince à la place du Tunnel, le Gambien aux yeux doux à la rue du Valentin, le jeune rom devant la librairie, le sans-abri à l'accent vaudois sur la place de la Riponne. J'ai même fini par reconnaître, devant le McDo de la gare, à force de passer devant tous les soirs, un visage du jardin parmi les petits dealers d'herbe ou de cocaïne.

Ce jardin est une brèche, mais aussi une verrue. Cette ville-là, dès qu'on la regarde, ses fantômes se révèlent au grand jour. Si j'étais travailleur social, je maintiendrais peut-être le lien ténu établi avec eux. Mais je ne le suis pas : tôt ou tard, je vais retourner à ma vie habituelle, à mon milieu, à « ma » ville. À quelques mètres à peine de ses franges ignorées, quelques minuscules mètres qui changent tout.

*

Septième jour. Mercredi 5 août.

Réunion hebdomadaire, à peu près à l'endroit où j'ai dormi. John a longuement pris la parole ; c'est au tour de Wilson. Il remercie, une fois de plus, tous ceux qui viennent les aider. Je l'entends dire « *you are amazing* », puis mon attention dévie vers je ne sais quoi, un reflet métallique dans l'herbe, le geste d'un homme ou d'une femme du cercle, un oiseau, avant de revenir d'un coup à lui lorsque j'entends «... *this man* », et le vois me pointer du doigt avec un sourire. J'ouvre grand mes oreilles, et Wilson se met à parler des journalistes.

« Ils viennent, et ce qui les intéresse, c'est de trouver des histoires pour gagner de l'argent. Pas de nous aider ! Je ne veux plus raconter mon histoire, ma vie, j'en ai assez. S'ils veulent nous aider, ils doivent venir passer plus de temps ici... Nous sommes là ! *They have eyes!* »

Cette phrase, que Wilson lâche avec un accent traînant sur le mot *eyes*, résonne dans ma tête comme si quelqu'un y avait frappé trois fois sur un vibraphone. Cette phrase m'embrume, et je rate à nouveau plusieurs de ses paroles, pour ne comprendre à peu près que ceci :

- «... *like this man, our French teacher*».
- [Moi :] « *One of them!* »
- « *Yes, one of the teachers. He stayed here until, I believe, 5 in the morning.* »

Quelques heures plus tard, la surprise passée, j'accepterai que cette marque de reconnaissance, à laquelle je n'ai rien su répondre, m'a touché, et qu'elle a justifié temporairement mon action. Une justification trompeuse pourtant. Est-ce que je les aide,



ou est-ce que je veux « gagner de l'argent » ? Je n'en sais rien. Mais les trois phrases de Wilson n'ont cessé de résonner en moi. *J'en ai assez de raconter mon histoire. Nous sommes là. Ils ont des yeux.*

Huitième jour. Jeudi 6 août.

Ce matin, en arrivant dans le jardin humide pour la réunion « communiqué de presse », à voir ces mecs avec leurs bières et leurs joints et pas grand monde de motivé à part Wilson et John, je me disais : mais qu'est-ce qu'ils foutent là, à glander ? Si vraiment ils veulent s'installer dans ce pays, si vraiment ils veulent trouver un travail, pourquoi restent-ils ici, à boire des bières ? La réaction basique. Et je me dis maintenant qu'on ne se rend pas compte des effets de l'exil, des incertitudes et d'une vie précaire sur la psyché. Pour quelques-uns qui y croient, dans ce jardin, qui prennent les choses en main, il y a tous ceux qui se laissent aller. Kuru m'a dit, à propos de ses neuf mois en Calabre, dans un camp : « Je n'ai rien fait, rien du tout. » Et pas mal de ces mecs semblent faire exactement cela : rien. Rien du tout. Brèche entre la frénésie de travail du Suisse lambda et les êtres qui errent d'un pays à l'autre, d'un trottoir à l'autre. Si je ne peux pas le comprendre, car je n'ai jamais vécu un seul jour dans la rue, je peux au moins en avoir conscience. Et réserver mon jugement.

*

Qu'est-ce que je cherche, dans ce jardin ? À témoigner pour ces gars ? Pas seulement. À consolider mon ego, genre « moi, j'ai dormi une nuit avec eux » ? Ou simplement à lever temporairement ce malaise, ce bourdonnement qui nous saisit lorsque nos regards passent sur les mendiants et les désespérés, à le lever par le fait d'agir, sans que l'action n'ait de but autre que son existence même ?

Je pense à ce que j'aurais encore envie de voir, de vivre : le Point d'Eau, où les Dujardin peuvent se doucher pour un franc, le bureau de réservation communal par lequel il faut officiellement passer pour obtenir un lit d'urgence, peut-être Mamma Africa, ce restaurant à bas prix où Prince va manger...

Où s'arrêtent l'enquête, le reportage ? Quand pourrai-je considérer que j'ai été assez « immergé » ? Quand j'aurai passé deux, cinq, dix nuits là-bas ? Quand l'un d'entre eux me racontera des choses qu'il ne raconte à personne d'autre ?

*

Neuvième jour. Vendredi 14 août.

Place Chauderon 9. Nous sommes au quatrième étage de ce grand bâtiment blanc aux vitres orangées, étrange et désuet navire amiral de l'administration communale. Trois gars du jardin, Claire, qui donne beaucoup de son temps en soutien aux Dujardin, et moi.

Assis autour de la petite table ronde, au passage des gens qui sortent des deux ascenseurs, sous les regards qui viennent des guichets où nous avons annoncé notre présence, nous attendons d'être appelés. Sur la table, une enveloppe. John, King et Kevin parlent du nom qui y figure.

– John : T-osato : si on enlève le T, « Osato », c'est un nom au Nigeria.

– Claire : C'est italien, comme nom.

– John : Peut-être qu'un de ses parents est originaire d'Italie ?

– King : Ou d'Afrique...

On rigole doucement, tous les cinq assis autour de la table. Puis King dit, et les deux autres acquiescent : « C'est un bon nom, Osato ». Bref silence. Une ou deux minutes passent, un mouvement attire notre attention derrière l'un des guichets, et Oscar Tosato, membre de l'exécutif de la Ville de Lausanne, arrive, nous regarde, lance à sa secrétaire : « Elle est libre, la petite salle ? »



DESSINS JÉRÔME STETTLER

Les trois émissaires sont venus lui remettre une lettre, une invitation à venir discuter avec eux au jardin. C'est ce qu'il fera, dix jours plus tard, sous une pluie battante, avec son homologue de Renens, Didier Divorne, à l'abri d'une toile de tente. Finalement, cela ne changera rien, les communes de Renens et de Lausanne ne modifieront pas leur position. Mais en cet instant, dans la petite salle de réunion où le conseiller municipal nous reçoit en compagnie du chef du Service social, un ange passe. Ces regards qui s'échangent de part et d'autre – Claire et moi, en retrait de chaque côté de la table, dans le rôle de traducteurs –, cette douceur dans les gestes des mains qui donnent et reçoivent l'enveloppe, cette attention très respectueuse. Et cette réponse de John à la secrétaire, qui lui demandait s'il voulait son verre d'eau avec ou sans gaz : « Je crois que je n'ai besoin de rien. Merci. »

Dehors, le temps que je dise au revoir à Claire, ils sont partis d'un pas leste et je ne les rattrape qu'à l'arrêt « Boston » du bus 17. Il fait toujours aussi chaud, toujours aussi beau. King, Kevin et John discutent en pidgin, ils sourient, dégagent une énergie contenue mais affirmée. King se tourne vers moi et répète ce qu'il vient visiblement de dire, en anglais : « Ce serait bien, dit-il. Si on pouvait avoir un de ces jobs, dans le nettoyage ». Et il mime le geste d'un employé de voirie qui guiderait le tuyau d'un de ces très gros aspirateurs blancs qu'on voit passer sur les trottoirs. J'imagine un bref instant croiser King dans cette combinaison jaune et rouge, aux commandes d'un de ces « Glutton », mais je n'ai pas le temps de rêvasser plus, le bus arrive, je monte aux côtés de John.

« Qu'est-ce que tu penses qu'il peut faire ? » me demande John en parlant d'Oscar Tosato. Je lui réponds qu'il ne faut pas trop en attendre, qu'il va sans doute rappeler que beaucoup de choses, comme délivrer un permis de travail, ne sont pas de son

pouvoir. Il peut trouver des logements ? Oui, je dis, ça, il pourrait. Je suis mal à l'aise, je ne voudrais pas dire de connerie, susciter de faux espoirs chez John ou, au contraire, doucher ceux qui lui restent. Sans réfléchir, je lui pose une question très directe.

– Ton rêve, ce serait quoi ? Si tu peux avoir ce que tu veux ?

– Un logement. C'est le premier pas. Je serais moins distrait pour chercher du travail et le reste. Après, mon rêve, c'est d'avoir un travail, *to get a job, that's my dream.*

– Je te demande ça, parce qu'un autre gars du jardin m'a dit : moi, je veux gagner des sous pendant quelques mois, puis retourner en Afrique.

– Non, je veux rester ici. J'ai quitté l'Afrique, il n'y a rien là-bas pour moi. Ici, on peut avoir une bonne vie.

*

Post-scriptum – *Ce texte est extrait d'un récit en chantier. Tous les dialogues ont eu lieu en anglais, je les ai en partie traduits par commodité. Certains noms ont en outre été changés.*

Le 30 août, jour où la majorité de ses occupants ont évacué le jardin, plusieurs dizaines d'entre eux, aidés par le collectif en partie renouvelé, ont occupé un bâtiment communal, puis, trois semaines plus tard, une ancienne usine appartenant à l'État de Vaud, dans le but de gagner en visibilité et d'entrer en négociations avec les autorités. Le gouvernement vaudois a d'abord condamné l'occupation, puis soutenu un contrat de confiance passé entre l'usager officiel des lieux – les Transports publics lausannois – et les occupants, qui ont l'autorisation de rester dans la halle jusqu'au 31 mars 2016, à condition de décliner leur identité et de ne pas y dormir à plus de 70.

Certaines personnes rencontrées au jardin ont quitté Lausanne, déjà remplacées. D'autres sont toujours là, continuent de vivre dans les rues de ma ville.

Leo

How's the writing ? Vers 18 heures, je suis assis sur ma chaise dans le jardin, le bloc-notes posé sur une cuisse. Leo s'assied à côté de moi, long et mince, torse nu, en jeans. Je lui demande ce qu'il a pensé de la réunion. « Je n'étais pas surpris. Ce sont des politiciens, qu'est-ce qu'on peut attendre d'eux ? Ils doivent préserver le système. Ils n'allaient pas nous dire : pas de problème, vous pouvez rester... En un sens, je comprends leur position. »

Leo est un « Espagnol » comme tant d'autres : il se méfie des politiciens ; et il a perdu son appartement à Séville, après huit ans passés dans le pays, parce qu'il n'est pas parvenu à rembourser ses emprunts. « Je suis déjà venu à Lausanne, tu sais ? En 2007. Trois nuits, pour voir des amis. J'ai logé à l'hôtel ! Je voyais des gens dans la rue, je pensais : pourquoi ils sont là ? Et aujourd'hui, c'est moi qui suis dans la rue. » La parabole, sur le moment, me semble trop belle. Pas ce que Leo me dit juste après.

– Mais ça m'a rendu meilleur, humainement, de vivre ça.

– Vraiment ? Pourquoi ?

– Si je m'habille bien, dans la rue, les passants ne se rendent pas compte que je dors dehors. On n'a aucune idée de ce que les gens endurent, *you don't know what people are going through.* Maintenant, si quelqu'un me parle mal, je me dis, O.K., il a un mauvais jour, et je n'y fais plus attention.

Une première version de ce texte est parue dans *HKB-Zeitung*, le journal de la Haute École des arts de Berne, n° 5/2015.